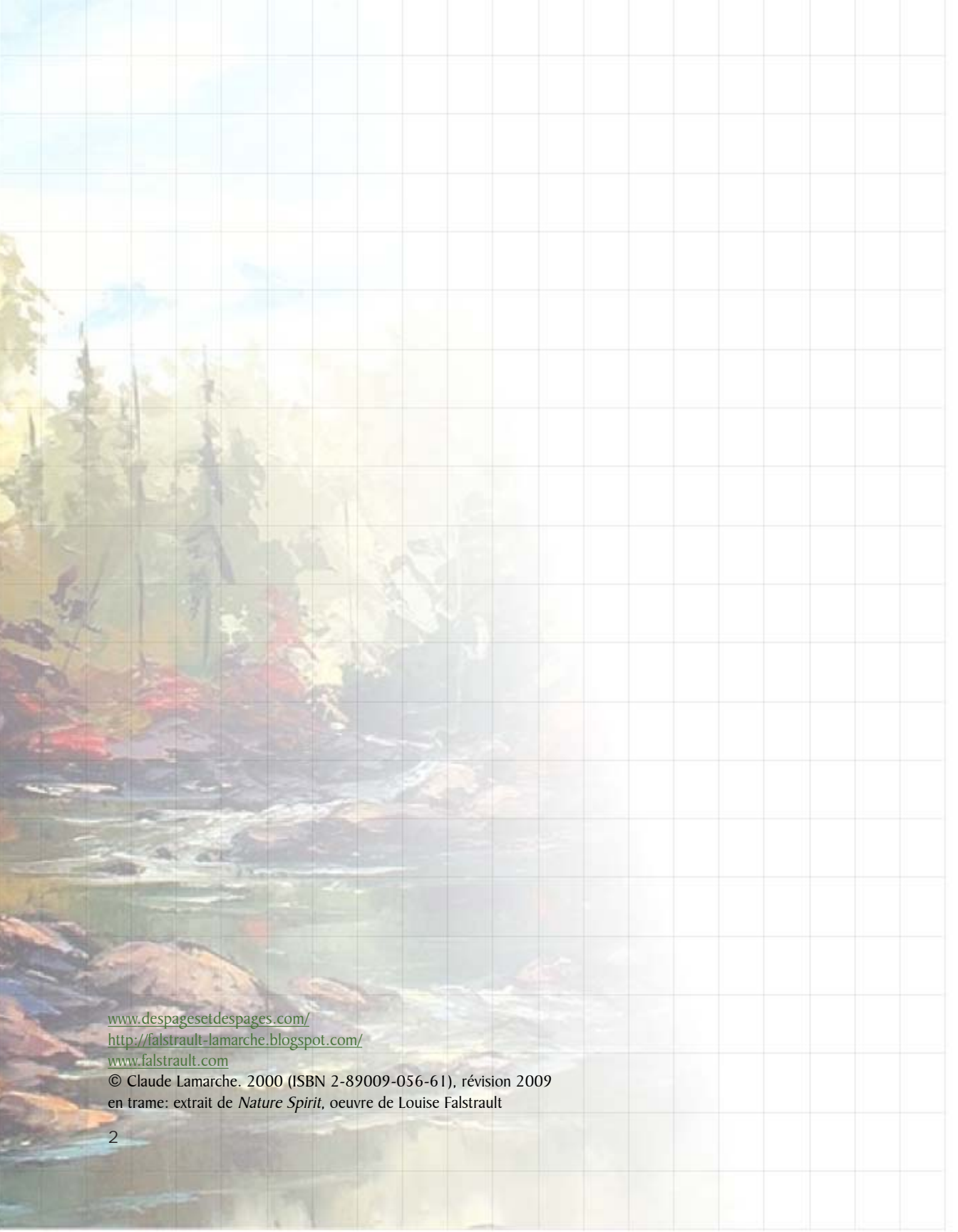


Ma Petite-Nation

The background of the page is a painting of a forest stream. The stream flows from the top right towards the bottom left, with a small waterfall in the middle. The water is clear and reflects the surrounding greenery. The banks are rocky and covered with vibrant autumn foliage in shades of red, orange, and yellow. Tall evergreen trees stand in the background under a soft, hazy sky. A light gray grid pattern is overlaid on the entire image.

textes de
Claude Lamarche



www.despagesetdespages.com/
<http://falstrault-lamarche.blogspot.com/>
www.falstrault.com


© Claude Lamarche. 2000 (ISBN 2-89009-056-61), révision 2009
en trame: extrait de *Nature Spirit*, oeuvre de Louise Falstrault

Ma Petite-Nation

Avant de connaître vraiment la Petite-Nation, avant de la choisir une nuit de septembre, avant d'y vivre depuis près de quarante ans, j'ai d'abord aimé une plage. Du sable blond, doux et chaud, dans lequel je m'enfouissais les pieds sans crainte d'y trouver une roche. Une plage qui s'étend dans toute la baie, jusqu'à l'eau invitante. Une plage qui m'a appris les écrevisses, les grenouilles et les couleuvres dont je n'ai pas eu peur puisqu'elles m'ont initiée à cette nature que mon cœur d'enfant de six ans aimait déjà.

Même la magnifique plage de Duhamel, si animée l'été et si paisible l'automne, même la plage publique du lac Simon ou celle de lac des Plages, même les plages des îles isolées, découvertes au fil des promenades en canoë, aucune n'a trouvé grâce à mes yeux. Je demeure fidèle à mon premier amour : la plage de mon oncle Roger et ma tante Renée, toujours belle, toujours sablonneuse et bien entretenue, toujours aussi invitante. Elle a connu les châteaux de sable et les trous où mon cousin cachait les couleuvres pour faire peur aux filles. Elle a connu les parties de fer des adultes et les feux de joie.

Après la plage, je découvris le lac. Avant de connaître les eaux tumultueuses des chutes Lockbow, avant d'admirer la rivière des Outaouais au passé riche d'histoire, avant d'apprendre le nom des autres lacs, les petits et les cachés, les poissonneux et les mystérieux, j'ai d'abord appris à nager dans l'eau calme et brune de la Baie de l'Ours, au lac Simon. Sous le soleil chaud de juillet ou sous la pluie d'août, je demeurais des heures dans l'eau à jouer, nager, plonger du radeau de ma tante Da, à monter sur une chambre à air qui ne tenait qu'un été. Je l'ai traversée cette baie : à la nage, en canoë, en chaloupe, en skis aquatiques, en ski de fond, en motoneige. De l'achigan au brochet, des écrevisses aux ouaouarons, jusqu'à la barbotte que je ne touchais qu'avec mes pieds, j'ai tout aimé de ce lac généreux, de cette baie qui ne semblait appartenir



qu'aux cinq familles privilégiées du chemin Caron. Un chenal nous protégeait des pêcheurs aventureux du lac Barrière et lac Simon. C'était avant le golf Montpellier, c'était avant l'électricité, c'était avant la vente de la ferme Caron, c'était avant les chemins verbalisés. C'était au temps où la neige rendait la route hasardeuse en hiver, au temps où l'eau boueuse s'infiltrait par les portières si nous osions nous risquer trop tôt au printemps. Nous étions en 1956. Trois heures de route à partir de Ville Saint-Laurent. « Papa, quand est-ce qu'on arrive? » Après Papineauville et Saint-André-Avellin, il fallait choisir entre les routes, toutes en gravier de Ripon ou de Chénéville. Pendant deux mois, l'été, c'était la vie de touriste. Ce fut aussi la vie de ferme, celle de la Ferme Caron qui nous fournissait en lait, en œufs et, à l'occasion, certains dimanches particulièrement chauds, en crème glacée.

Mon horizon s'agrandit


Pendant l'enfance je découvris le grand lac Simon grâce à une chaloupe équipée d'un moteur neuf forces que seul mon cousin réussissait à faire redémarrer été après été. Mon père et mon oncle avaient congé pendant la saison estivale. Nous partions les deux familles, chaloupes pleines d'enfants et de victuailles pour une journée. La plage déserte de l'île du Canard blanc nous accueillait pour une première saucette. L'eau était froide et cristalline. Partir de la Baie de l'Ours, traverser le chenal où les gros bateaux ne se hasardaient pas, longer un côté du lac Barrière à l'aller et l'autre au retour, remarquer les nouvelles constructions et les nouveaux modèles de bateaux, passer sous le pont de bois qui séparait le lac Barrière du lac Simon, et là, affronter les vagues fortes, c'était l'aventure de l'été. Nous traversions les trente-deux kilomètres du lac Simon pour nous rendre sur la plage merveilleuse de la Maclaren (aujourd'hui la plage toujours aussi belle mais combien plus fréquentée de la Sepaq à Duhamel).

Nous connaissions déjà le train qui partait du Camp 26 au nord de Duhamel et qui allait décharger les longs billots de bois à Thurso. Chaque soir, à sept heures précises, le train sifflait indiquant son passage juste en face de la Baie de l'Ours.

Le dimanche, j'appréciais la tranquillité de la messe à Montpellier où le coloré curé Bricault nous a permis de participer aux nombreuses kermesses. À Chénéville, nous nous rendions chez Monsieur William Gagnon qui nous accueillait à son magasin général et moulin à scie. Son fils a aujourd'hui pris la relève et le magasin s'est transformé au fil des ans en quincaillerie et matériaux de construction. Se rendre à Chénéville tenait de l'exploit : klaxonner à chacune des trente courbes, trouver un petit élargissement, se coller sur les parois des rochers ou se hasarder sur les escarpements abrupts pour éviter l'auto qui venait en sens inverse. Quand nous apercevions enfin le pont couvert Pembrun, nous étions sauvés, le pire était passé.

Adolescente, je connus Ripon pour les restaurants et les danses. Jusqu'à ce que le Golf Montpellier fasse de notre mare aux grenouilles abondantes le numéro 4 qui le rendra célèbre des amateurs de golf. Le Golf Montpellier fit bien des remous dans la Baie de l'Ours. Les moteurs de 50 et 75 forces firent leur apparition. Même des régates pendant quelques étés. Puis la Traversée du lac Simon. Chacun s'est habitué au paysage nouveau, connut les gens qui y travaillaient. Les adolescents que nous étions ont trouvé leur premier travail, ont dansé leurs premiers «slows» et écouté longuement les 45 tours en découvrant les chanteurs et chanteuses à la mode.

Je préférais de loin les activités de plein air. Longtemps j'ai cru que les chutes Lockbow nous appartenaient tellement nous étions deux ou trois familles à nous y rendre à pied, en auto et même en canoë. Quand mon père a acheté un canoë pour se rappeler ses amours avec ma mère, il ne se doutait pas que ce serait ses enfants qui l'accapareraient. Dans cette embarcation, j'ai sillonné tout le lac Simon avec ma cousine, couchant sur les petites îles et sur les plages. Les rivières, les rus n'avaient plus de secrets pour



nous. Nous nous sommes rendus à Montpellier en nous acharnant à pagayer dans quatre ou cinq pouces d'eau. La rivière Laroche a tellement d'embranchements que nous nous y sommes perdus maintes fois. Quant à la rivière Petite Nation, je m'y risquai grâce à la détermination de deux garçons voisins. Nous voulions nous rendre à Ottawa. Partir de la Baie de l'Ours, éviter les chutes Lockbow maintenant que nous avons compris les méandres de la rivière grâce à des cartes topographiques, passer sous le pont Pembrun qui n'était plus couvert, connaître les Chutes du diable près du lac Simonet, coucher à Saint-André-Avellin après avoir salué l'ange sur son socle dont je connaîtrais l'histoire que bien plus tard, effectuer maints portages, surtout aux chutes de Plaisance pour finalement atteindre la rivière des Outaouais que nous comptions remonter jusqu'à Ottawa. L'équipée s'est terminée au Portage de la Petite-Nation, situé entre Saint-André-Avellin et Papineauville, faute d'avoir apporté de la résine pour colmater une brèche que l'audace de la jeunesse a aggravée sur un canoë déjà bien malmené.

La Petite-Nation

En 1969, après quatorze étés dans la Baie de l'Ours, je me permis une longue randonnée avec un dix vitesses tout neuf. Partie tôt le matin de Ville Saint-Laurent, j'approchais de Fassett. Mon cœur se mit à battre plus fort, j'accélérai la cadence comme quand on arrive chez soi. Je le réalisai : Fassett est la porte d'entrée de la Petite-Nation. Je la nommai pour la première fois. Je compris alors que cet attachement, fait de découvertes, de plaisirs, d'aventures, de jeux, d'objets, de personnes et de lieux, m'enracinait de plus en plus à cette région que bientôt je voudrais adopter.

Pour éviter la longue et abrupte côte de Montebello, je passai alors par Papineauville, bien heureuse de voir encore un peu la rivière des Outaouais, je traversai Saint-André-Avellin que je connaissais pour y avoir couché lors de ma descente sur la rivière de la

Petite-Nation. Le nom des lacs Charlebois, Hotte, Bélisle m'étaient familiers depuis longtemps parce qu'ils étaient autant d'étapes vers mon arrivée au chalet de la Baie de l'Ours.

En 1970, mes parents ont fait bâtir une maison, une vraie, isolée pour l'hiver, avec chauffage central. Monsieur Caron qui louait de nombreux chalets leur vendit un terrain que personne n'avait jamais réclamé : un roc. Un étoc. Le rêve de mes parents se concrétisait : vivre les yeux rivés sur le lac. En août, ils s'y installaient. En septembre, mon père commençait à enseigner à Saint-André-Avellin. Je devais retourner aux études. Un soir, un professeur entre dans la maison et le lendemain matin, deux en ressortent pour se rendre à l'école secondaire J.-M. Robert. La crise d'octobre pour moi s'est résumée à une arrestation le matin et j'ai craint d'arriver en retard à l'école. La famille Lamarche devint des citoyens de la Petite-Nation à part entière. Mon frère nous rejoindra deux ans plus tard et épousera une fille de la région.

Me baigner encore les chaudes après-midi de septembre, admirer les couleurs de l'automne plus qu'une petite fin de semaine, voir la première neige s'étendre sur le lac gelé et que tout reste blanc, marcher sur les chemins désertés des touristes, me promener en motoneige sans avoir à parcourir deux heures de route, entendre les cascades sous la glace une chaude journée de mars, apercevoir les premiers trilles au printemps : là était la récompense de mon choix que je ne regrettai jamais. Et pour les jours plus difficiles, les moments plus ordinaires où l'automobile demeure prise dans un chemin glacé ou une ornière de boue, où les quelques soirées sans électricité, où l'eau venait à manquer dans le puits, il y a les gens. Ceux qui aident, ceux qui savent, ceux qui distraient. Ceux que j'ai appris à connaître, à aimer et ceux dont je ne peux plus me passer. On vient parfois pour le travail, pour la nature, on reste souvent pour les gens.

De village en village

Si j'ai d'abord découvert la région à travers mes jeux d'enfants, mes randonnées d'adolescente, les magasins fréquentés par ma mère et les routes empruntées par mon père, j'appris ensuite à connaître les nombreux villages de la Petite-Nation à travers les élèves à qui j'enseignai et leurs parents rencontrés à l'occasion de la remise des bulletins. D'abord Montpellier, Ripon, Saint-Sixte, Saint-Émile-de-Suffolk. L'année suivante, j'enseignai à Chénéville, mon horizon s'agrandissait avec Duhamel, Vinoy. J'appris à conduire sur les différentes routes de gravier entre le lac Schryer et le lac Vert devenu Viceroy. Quand j'ai enseigné à Papineauville, un rallye finit de me perdre entre les montées et les rangs de Plaisance et Thurso.


Le temps vint de quitter le nid familial, l'amour me fit choisir Notre-Dame-de-la-Paix. Là même où, quelques mois avant, j'avais été voir une collègue malade en me disant que je ne trouverai jamais le chemin. Où ça Notre-Dame-de-la-Paix? Même pour aller skier dans les Laurentides, je n'avais pas besoin d'y passer puisque j'empruntais la route de Namur et Lac-des-Plages. Un grand territoire Notre-Dame-de-la-Paix. Pour moi, un village, c'était la rue Principale avec ses petites rues transversales, le magasin général, l'église, le bureau de poste, la caserne des pompiers. Notre-Dame-de-Bonsecours, Sainte-Angélique, Ripon canton n'existaient pas vraiment puisqu'il n'y avait pas d'église ou de rue Principale. Je m'aperçus que les rangs, même les plus reculés, même les culs-de-sac, les champs cultivés ou non, les montagnes, les sentiers qui suivent les petites rivières, les érablières et les plantations, tout cela c'est aussi une municipalité. C'est à Notre-Dame-de-la-Paix que je le réalisai.

La fierté d'une seigneurie

Encore privé au début des années soixante-dix, le Château Montebello fut finalement ouvert au public. Je le visitai pour la première fois lors du vingt-cinquième anniversaire de mariage de mes parents. Pour les résidents de la région, tout comme pour les villégiateurs et les touristes, le Château Montebello et le Manoir Papineau représentaient tout un mystère. Un trésor caché, inaccessible. Tout le monde les associait inévitablement puisqu'ils étaient tous deux situés sur le même grand terrain bordé par la rivière des Outaouais. J'appris à connaître leur origine respective quand Jacques Lamarche, mon père, entrepris de publier l'histoire du Manoir, du Château et donc celle de Louis-Joseph Papineau et de la Seigneurie de la Petite-Nation. Pour avoir voyagé dans la province de Québec où ont été implantées des seigneuries, je crois que plus qu'ailleurs, les gens d'ici ressentent rapidement leur appartenance pour la Petite-Nation. Affluant d'un peu partout, chacun a pris racine et qu'ils s'y soient installés en 1850 avec les bûcherons et les colons, en 1900 avec les fermiers, en 1970 avec les professionnels, ou en 1999 avec les amateurs de plein air et les retraités, les nouveaux arrivants développent rapidement une identification et une fierté pour la Petite-Nation.

La nature au naturel

Les jours gris, je tourne mon regard vers les arbres. Tant de variétés. Dans la Petite-Nation, les arbres ont toujours donné du travail à de nombreuses familles : de la coupe de bois à North Nation Mills à la fin du 19^e siècle, au transport vers les usines de pâtes à papiers. Les coopératives, les scieries. Et les érablières. Les jours gris, il faut

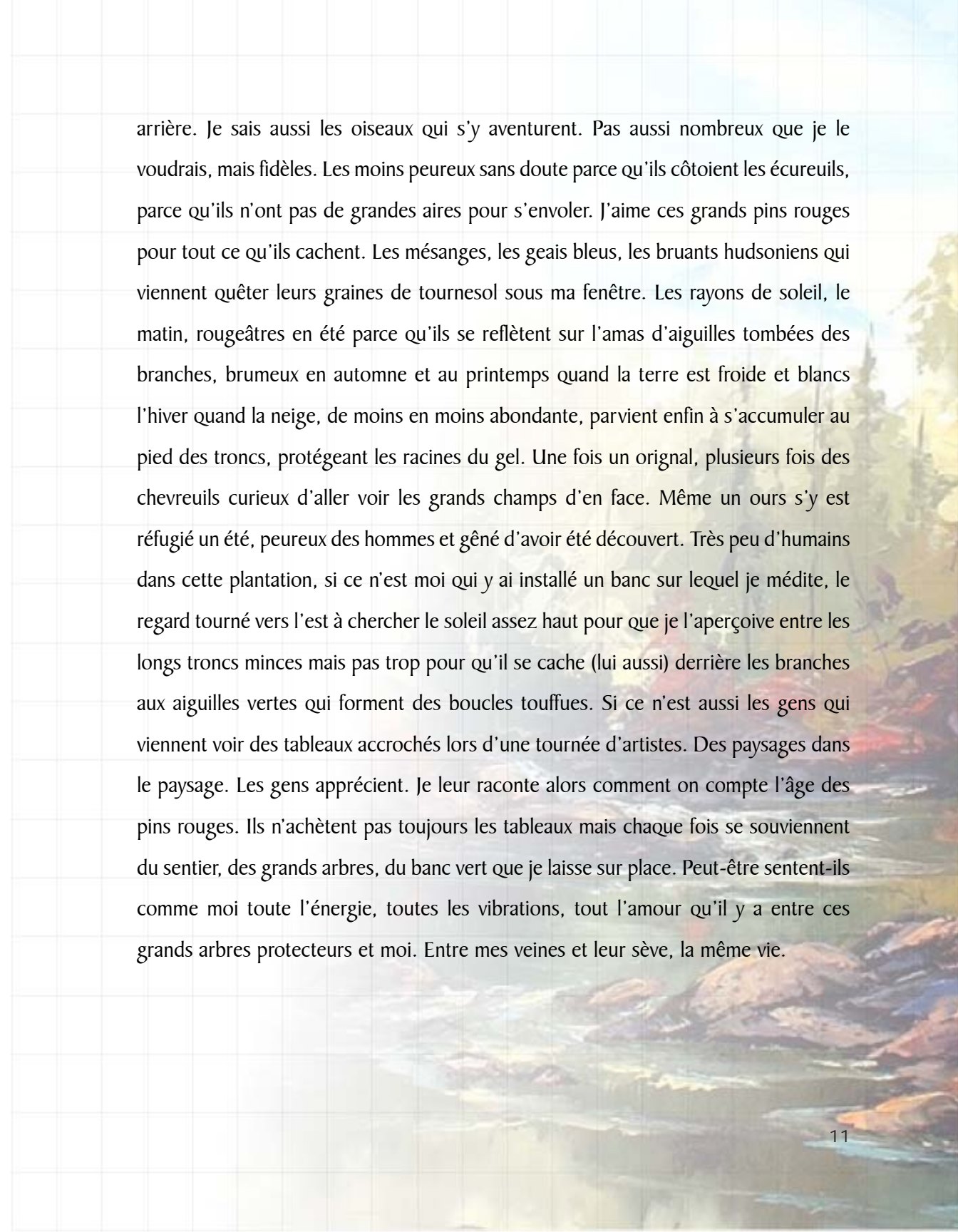


sortir voir les arbres. Sentir le vent. Espérer la neige. Les jours blancs, je tourne encore mon regard vers les arbres. Les branches chargées de neige qui tombe de moins en moins abondante chaque année. Dans les longues allées de pin, les branches dénudées, tournées vers le ciel, forment une chaîne amicale. Déjà les enfants jouent dehors, les routes sont rapidement dégagées. On sort les raquettes, les skis de fond, les traîneaux. Les chiens courent. On respire l'air à pleins poumons, convaincus qu'il est meilleur et plus pur qu'ailleurs.

Je respire. Je fais le vide. D'abord me libérer des mots des autres. Des si nombreux, si beaux mots des autres qu'ils remplissent mon esprit et m'empêchent de trouver les miens. Faire le vide pour voir l'arbre rare qui surgira de la forêt dense et surpeuplée de mon esprit. Avec un peu de chance, accueillir celui qui pousse dans mon âme. Ne porter attention qu'à un arbre à la fois.

Le grand pin rouge s'impose. Au loin quelques mélèzes aussi. Plus loin encore, sur la montagne, une érablière attend la fin de l'hiver pour revivre. Mais au premier plan, une plantation. M'en tenir là pour aujourd'hui. À ce grand conifère le plus souvent droit et pressé de pousser. Si facile de compter son âge parce qu'il pousse d'un pied à chaque année, quand la nature lui offre ce dont il a besoin. Entre cinq et six branches qui tomberont et feront un tour de nœuds. On compte les tours de nœuds et les tours de branches jusqu'au sommet, si on a la chance de l'apercevoir, et on sait l'âge de l'arbre. On sait depuis combien de temps on l'admire. On sait combien il vaut: pas grand chose avant trente-cinq ans. De toute façon, les miens ne sont pas à couper ni à vendre. Venant d'une ville de feuillus, je croyais naïvement ne recevoir jamais d'ombre!

Ça épate les gens quand je leur apprends à compter l'âge des grands pins rouges. Je ne sais pas pour les autres conifères. Je sais seulement pour les arbres de ma cour



arrière. Je sais aussi les oiseaux qui s'y aventurent. Pas aussi nombreux que je le voudrais, mais fidèles. Les moins peureux sans doute parce qu'ils côtoient les écureuils, parce qu'ils n'ont pas de grandes aires pour s'envoler. J'aime ces grands pins rouges pour tout ce qu'ils cachent. Les mésanges, les geais bleus, les bruants hudsoniens qui viennent quêter leurs graines de tournesol sous ma fenêtre. Les rayons de soleil, le matin, rougeâtres en été parce qu'ils se reflètent sur l'amas d'aiguilles tombées des branches, brumeux en automne et au printemps quand la terre est froide et blancs l'hiver quand la neige, de moins en moins abondante, parvient enfin à s'accumuler au pied des troncs, protégeant les racines du gel. Une fois un orignal, plusieurs fois des chevreuils curieux d'aller voir les grands champs d'en face. Même un ours s'y est réfugié un été, peureux des hommes et gêné d'avoir été découvert. Très peu d'humains dans cette plantation, si ce n'est moi qui y ai installé un banc sur lequel je médite, le regard tourné vers l'est à chercher le soleil assez haut pour que je l'aperçoive entre les longs troncs minces mais pas trop pour qu'il se cache (lui aussi) derrière les branches aux aiguilles vertes qui forment des boucles touffues. Si ce n'est aussi les gens qui viennent voir des tableaux accrochés lors d'une tournée d'artistes. Des paysages dans le paysage. Les gens apprécient. Je leur raconte alors comment on compte l'âge des pins rouges. Ils n'achètent pas toujours les tableaux mais chaque fois se souviennent du sentier, des grands arbres, du banc vert que je laisse sur place. Peut-être sentent-ils comme moi toute l'énergie, toutes les vibrations, tout l'amour qu'il y a entre ces grands arbres protecteurs et moi. Entre mes veines et leur sève, la même vie.

À chacun ses coups de cœur

J'ai connu le sable d'abord, puis les eaux des lacs et des rivières et les forêts. J'ai connu les gens, fils de fermiers, filles de commerçants. Je me familiarisai avec l'Histoire de la Seigneurie et l'histoire quotidienne des curés, des maires, des professionnels qui, de plus en plus nombreux, sont venus s'installer. J'ai beaucoup marché sans regarder où je mettais les pieds. J'ai beaucoup couru pour me faire croire que j'avançais. Je me suis rendu à la mer pour calmer mon corps et mes craintes. Pendant plusieurs années j'ai travaillé sans me soucier de l'environnement. J'ai vécu le social, le politique, le professionnel. Heureuse de pouvoir le faire où j'avais choisi de vivre. À oublier où je vivais. Si je me suis perdue entre le travail et les humains, toujours la nature a su rejoindre mon âme. Aujourd'hui je redécouvre les arbres, les maisons, les petites routes, les grands champs, les vallons et les montagnes, les rivières tranquilles, les cascades, les petits lacs sauvages et les lacs gelés à travers les œuvres d'artistes peintres. Je suis retournée aux chutes Lockbow même si elles ne sont pas ouvertes au public, j'ai arpenté les sentiers des chutes de Plaisance.

Textes inspirés de certains tableaux des artistes peintres qui ont peint la Petite-Nation

Les chutes Lockbow

Plus que le fracas de la vague sur les rochers, plus que l'eau rafraîchissante les jours chauds d'été, plus que l'endroit tranquille, le souvenir de ma jeunesse. Pour le rappel des cris de joie. Sans nostalgie, sans regret, sans tristesse. Pour la certitude que j'ai été jeune. Pour le plaisir de me reconnaître une enfance heureuse. Pour la fierté d'avoir connu ce lieu privilégié. Pour pouvoir dire aujourd'hui que j'ai connu la rivière Petite Nation. Pour le nom. Pour l'identification.

Pour les rires que j'y ai laissés et ceux que j'en ai ramenés. Les oiseaux observés avec des amis. Même adulte, j'y suis retournée avec des élèves, le temps d'un camp de trois jours. Un lieu commun avec eux : l'accident, la peur, la responsabilité, la fierté de nous être bien débrouillés.

Un lieu partagé. Un secret que je ne révélais qu'aux intimes. Si on aimait les chutes, si on risquait la longue descente abrupte, si on acceptait les mouches, si on marchait sur les roches, si on s'élançait dans le fort courant, on devenait digne de mon admiration. Un test, une mesure. Comme un secret jalousement gardé qui, une fois confié, devient amour.

Rivières de chez nous

Rivières de chez nous, parfois sauvages, parfois ravagées. Comme la vie en cascades, rarement silencieuse, la rivière se repose parfois en étang. Emportant sur son passage, dans ses bras, dans ses bagages, avec sa force et son courage, avec ses tourments et ses méandres tous ses chagrins, tous ses élans, ce qu'elle bouscule, ce qu'elle charrie de jour et de nuit, de soleil et de lune, entre vallons et forêts, entre roches glissantes et sable granuleux, la mémoire des âges.

Telle une menstruation, après quelques résistances et reculs, la délivrance pour se laisser aller dans le fleuve qui lui fera perdre son identité, se noyant dans la masse de toutes les eaux douces qui, plus loin, bien à l'est, deviendront mystérieusement salées. Mais en secret, derrière une île, pour reculer l'échéance d'être perdue dans les grandes eaux, pour profiter encore quelques instants de l'eau douce, pour se laisser flatter par des rochers orangés ou glisser vers l'ombre apaisante qui ne menace pas, elle se repose en accueillant le castor et la truite.

Jei

Tant de routes parcourues, tant de sentiers empruntés, tant de rivières rencontrées.
Sans savoir où j'allais. L'important étant d'y aller. D'essayer, d'avancer.
Pour le plaisir, l'aventure et la liberté. J'ai cru que c'était la réussite, la performance.
D'un chemin à l'autre, d'une maison à l'autre, sans attache, sans racine, sans regrets.
J'ouvrais les portes et les fenêtres, les miennes, celles des autres.
Sans jamais rentrer.
Je sautais les clôtures, m'y blessant, m'acharnant.
Un beau matin, mon corps a refusé d'avancer, il a commencé à rêver, à chercher.
Il a vu l'ombre et la tempête. Le ciel grondait, les volets claquaient.
Je suis rentrée à la maison.
Regardant au-dedans, examinant au dehors.
Je me suis attardée au bord du lac et de la rivière, été comme hiver.
J'ai regardé, senti, écouté, pensé, pleuré.
J'ai vu l'eau des ruisseaux et celle de la mer.
J'ai senti l'eau de la pluie, des orages et celle de la fonte printanière.
J'ai marché dans l'eau qui charrie le sable des dunes
Je me suis souvenue de l'eau du placenta d'où je viens.
Je suis de l'eau d'ici
Je suis de l'au-delà.
Reposée, j'ai compris.
Il n'y a pas de chemins, il n'y a que des pas.
Il n'y a pas de lumière au bout du tunnel, je suis la lumière.
Et je n'y vais pas, j'y suis.

Racines

Pourquoi aller ailleurs pour parler d'ici. Pourquoi rêver d'ailleurs alors que je suis ici. Pourquoi chercher ailleurs ce qui a toujours été ici. Tant que je voudrai voir la mer, la penser plus belle, plus forte, plus ravissante, plus thérapeutique, je ne verrai ni la terre, ni les arbres ni les chemins qui m'entourent. Si j'ai déjà été de la mer, du grand vent et des voilures, je suis maintenant des champs et des toitures. Et des gens d'ici. Si j'ai déjà beaucoup déménagé sans prendre racine, aujourd'hui, je regarde mes pas tracer le chemin. Et je suis fière d'autant d'où je suis que d'où je viens.

La vie d'ici

Racontez-moi la vie. Dites-moi les humains. Je sais dessiner mais je ne sais pas parler. Pas aussi bien en tout cas. Je peux dessiner un mouton, racontez-moi le Petit Prince. Je sais dessiner la douceur des visages, montrez-moi la tendresse. À force de peindre les secrets des âmes et des regards, à force de côtoyer les oiseaux et les petites bêtes, je ne sais plus parler aux hommes. Nous ne parlons plus le même langage. Ils racontent leurs déboires avec leur tête, ils se posent de grandes questions sociales, ils calculent leurs avoirs. Si peu d'art, si peu de culture, si peu de cœur, si peu d'authenticité. Ils ont peur. De tout. Du divorce, de ressembler à leurs parents, de polluer la planète, d'être vrai, de faire confiance, de se laisser aller. Ils ont peur de dire.

Racontez-moi la vie. Dites-moi ce que vous vivez, par où vous passez, que j'y passe si le chemin est beau, que je l'évite si le chemin est couvert d'embûches.

Racontez-moi l'école et les élèves aux pieds nus. Il n'y a pas si longtemps. Dans mon temps. Les écoles de tans et les rangs des champs. Les durs labours de mon père et les durs labeurs de ma mère.

Racontez-moi les parvis d'église le dimanche matin au temps où il y avait un curé par paroisse et un père Blanc, l'été, qui venait parler du Brésil après avoir été couché chez les Montfortains à Papineauville.

Racontez-moi l'hiver où l'eau gelait dans les bols à laver, où les chevaux « boulaient » les chemins. Dites-moi les saisons, la venaison, la construction, l'instruction, la Petite-Nation.

Dites-moi vos jeux, vos soirées, vos fiançailles. Dites-moi que le mot misère est une invention des gens de ville, qu'ici, il y avait l'entraide, l'orgueil de la réussite, la fierté

de la municipalité. Pionniers du siècle et de la terre qui avez coupé les arbres et arraché les souches pour cultiver les champs, qui avez bravé le froid pour couper le bois et chauffer vos maisons, pêcher le poisson et chassé le chevreuil pour nourrir vos enfants, qui avez bâti maison, granges, étables, écoles et églises pour donner un toit aux familles. Vous, fils et filles de la Petite-Nation, dites-moi vos noms.

Paysage humain

Les personnes sont les arbres du paysage humain.

Certains plient sous le fardeau, sous les intempéries, sous les menaces. Les plus forts s'aventurent et ne craignent ni la solitude ni les animaux sauvages, les recherchent même. Certains préfèrent, à leurs pieds, la gentillesse des fleurs colorées, ou les cascades blanches au murmure régulier et rassurant. D'autres, aux longues racines curieuses, enfouissent leurs semences et vivent heureux de voir vieillir leur progéniture. Quelques-uns préfèrent la compagnie sécurisante de maison ou de bâtiment urbain. Ils vieillissent à leurs côtés comme un vieux couple, droits et bien entretenus, sans trop de risque.

D'où les promenades en forêt comme une balade dans l'intimité des autres.

Mariage

Quand les couleurs et les pinceaux veulent bien se marier avec ma plume et mes mots, c'est la création. Je suis bouleversée, c'est l'amour fou, la farandole. Écouter son cœur battre au rythme caressant de la brise. L'élan du premier mouvement déterminera l'ensemble: nous serons en colère ou en amour, sous un ciel paisible ou sous le gris de l'orage. Nous danserons à la cadence de l'ultramarine sans trop savoir où le vent nous emporte. Quelquefois dans les pas de l'autre, empruntant le même sentier, le même parcours. Après nos mères, nos grands-mères et nos aïeules, nous refaisons le même voyage intérieur. Chacune avec ses pensées, ses outils, ses enlacements; sinon avec les mêmes réponses au moins avec les mêmes questions; sinon avec le même regard sûrement avec les mêmes émotions.

Vivre comme les arbres

Que ne suis-je là, assise parmi les arbres, entre ruisseau et forêt, entre conifères et feuilles, entre orangés et verts, entre fluide et solide ? Comme j'aimerais vivre à votre rythme. Quand ai-je changé les règles qui me commandaient de suivre les saisons, de régler mes horaires sur le soleil? Même les arbres morts tiennent encore debout comme des soldats en devoir. D'autres flottent sur l'eau et refusent de couler. Quand ai-je cessé de résister? J'ai moins peur de cette forêt dont le lointain dessine de grands pans aux couleurs d'auras que de tous les humains qui m'ont entraînée dans une cadence folle de laquelle je ne sais plus sortir pour retrouver le chemin qui me mènerait à la promenade tranquille et bienfaitrice. J'apprécie d'être gâtée par la présence de tous les sentiers que je parcours. L'hiver en ski de fond, en raquettes, l'été en vélo, à pied. J'ai souvenir des portages effectués des deux côtés de la rivière Petite Nation. Sûrement qu'avec les années, d'autres ont élargi ces sentiers. Quel beau parc linéaire ce serait ! Ouvert à tous ceux qui, comme les arbres, veulent longer les rivières, qui, comme les sentiers, pourraient jouir du paysage. Les aulnes conteraient l'histoire des Algonquins, la présence des Cimon, la préparation de la potasse, la descente des billes de bois.

L'ombre et la lumière

Malgré des sentiers difficiles, toujours une ouverture de lumière. Malgré les ombres inquiétantes qui crient leur désarroi et sème la panique, toujours l'étang qui murmure et ramène la sérénité. Des trouées dans le ciel, dans la pénombre, dans les jours et les nuits, dans les inquiétudes et le temps. Les regarder enfin. Avoir confiance. Ne pas voir les enchevêtrements ou les obstacles mais les passages et les découvertes.

Le cadeau

Mieux que ce que le peintre pourrait me dire ou me confier

Mieux que son regard qui m'apaise parfois

Et son amitié si précieuse à laquelle je recourrais sans ménagement

Le tableau qu'il m'a donné me montre le meilleur de lui-même.

Souvent je le regarde pour sentir son univers si près du mien

Pour ce qu'il me rappelle chaque fois que je le regarde

Pour ce qu'il m'apprend encore chaque fois que je l'admire

Pour la douceur et la force, pour la lumière éclatante et les coins secrets, pour la légèreté du vent, pour les couleurs vives et les odeurs d'été.

Il n'est nul besoin d'autre cadeau entre nous tellement cette œuvre me comble encore et me chante de si douces paroles chaque fois que j'ouvre mon cœur à les écouter.

Souvenirs

La douceur de l'enfance, la sécurité de la maison, les jeux dans la cour et dans les rues, les souvenirs servent-ils à nous faire rêver de l'éternité? Combien d'étés chauds pour nous faire oublier les hivers rudes? Pays de contraste, je marche dans ta liberté. Feuilles et fleurs éphémères, apprenez-moi le nom de vos compagnes, dites-moi le secret de vos effeuillements, montrez-moi le courage de vos retours. Emportez-moi dans vos ébats dans le vent des jours heureux et le temps de l'histoire. Parlez-moi de votre résistance et de votre force. Révélez-moi les secrets des confidences entendues. Dites-moi l'amour dont vous avez été témoins. Couvrez-moi de votre tendresse comme vous permettez la maison fraîche et le village joli. Dites-moi vos couleurs et même vos flétrissements. Combien de leçons me faut-il puisque vous revenez chaque été me les redire?

Table des matières

Ma Petite-Nation	3
Textes inspirés de certains tableaux des artistes peintres qui ont peint la Petite-Nation	13
Les chutes Lockbow	13
Rivières de chez nous	14
Ici	15
Racines	16
La vie d'ici	17
Paysage humain	19
Mariage	20
Vivre comme les arbres	21
L'ombre et la lumière	22
Le cadeau	23
Souvenirs	24